

bondit vers ma table, pour répondre. J'ai mis une feuille blanche devant moi, j'ai trempé ma plume dans l'encre et j'ai songé à ce que j'allais écrire. Combien de temps me suis-je interrogée moi-même, je l'ignore. Tout ce que je peux dire, c'est que, rouge de honte, heureuse, bienheureuse, pourtant, j'ai quitté ma table sans avoir tracé une ligne. Car ce que j'avais lu n'était que la vérité pure... et Simone de Montdauphin, avec tous ses défauts et toute sa faiblesse... n'a jamais menti !

Un long silence régna. Elle restait humblement inclinée, dans l'attitude craintive d'une pénitente qui vient de confesser la suprême défaillance de sa vie. Lorsqu'enfin elle leva les yeux, ce fut pour rencontrer le regard profondément triste de Cléguérec... Elle connaissait, à cette heure, sa destinée. D'un mouvement brusque elle se mit debout.

— Je suis folle ! dit-elle avec un calme effrayant dans une pareille minute. Je serai en retard. Ma femme de chambre va me croire perdu. Adieu, monsieur ! et que le bonheur vous accompagne !

Maurice, troublé jusqu'au fond de son être, balbutia :

— J'irai prendre congé de madame votre mère et de vous.

— Oh ! non, fit-elle avec une énergie désespérée. De grâce, ne venez pas ! Restons-en sur ce souvenir. Les fautes et les lustres d'un salon après ces tombes et ces grands arbres ! Les phrases banales du monde après ce que vous venez d'entendre ! Un *au revoir* ! dit du bout des lèvres, après l'*adieu* que vous emportez ! Non ! Je mérite mieux ! Ne venez pas, et souvenez-vous quelquefois... du Père-Lachaise !

Déjà elle s'éloignait. Son nom, prononcé par Cléguérec, la fit retourner, obéissante comme un enfant.

— Simone !... sur l'âme de votre père, je vous conjure d'avoir du courage. De nous deux, vous êtes encore la plus heureuse. Si vous saviez !... Pour vous, tout l'avenir existe encore, plein d'espérance. Vous serez aimée ! Comment ne le seriez-vous pas ?

— Vous voulez dire, fit-elle, que je peux espérer la joie de ne pas mourir vieille fille ! Oh ! je sais. Déjà on me demande. Il y a Sigismond, la *baron* Versepuis ! J'ai fait sa conquête. Ces roses que vous admirez me viennent de sa main. Vous ne supposez pas que je pourrais offrir aux morts des fleurs aussi chères... avec mon argent ?

Elle souriait en prononçant ces paroles, et son pire ennemi n'aurait pu voir ce sourire sans éprouver une profonde pitié. Soudain, les traits superbes de son visage prirent une apparence de méchanceté sinistre.

— Au fait, demanda-t-elle, vous le connaissez ? Il invoque la recommandation de votre sympathie. Que pensez-vous de cet homme riche, désintéressé et vertueux, qui consentirait à me consacrer son existence ?

— En pense beaucoup de bien, répondit gravement Cléguérec. J'ai confiance en lui et je l'estime. Mais, de grâce...

Simone avait saisi le bras de Maurice. Elle y crispa sa main comme une griffe charmante et cruelle, puis elle dit, en regardant une dernière fois son interlocuteur dans les yeux :

— Vous l'estimez ? Eh bien, vous pouvez aussi le plaindre... car il est assez probable que je serai sa femme.

Elle s'enfuit en jetant à travers les tombes, comme l'écho de cette menace, un éclat de rire... peut-être un sanglot !

## II

Les émotions et les incidents marchent deux par deux. En rentrant chez lui, Maurice trouva une lettre d'Irène. Bien qu'elle n'eût pas donné signe de vie depuis le jour de l'an, elle s'excusait, pour ainsi dire, de cette nouvelle missive.

— Je vous jure, disait-elle, qu'en éteignant ma lampe, tout à l'heure, je ne songeais pas à vous écrire. J'entends par là que je n'y songeais pas plus qu'à l'ordinaire. Mais une voix vient de m'éveiller dans la nuit, me commandant de vous écrire. L'ordre n'avait rien que de très doux pour votre petite amie, et cependant comme j'ai frissonné à cette voix ! Est-ce un pressentiment ? Etes-vous malade ? Vous arrive-t-il quelque chose de fâcheux ? Il me semble que non. Je ne vous sens ni

menacé ni malade. Au contraire, je sens que vous reviendrez bientôt...

— Mais que dois-je vous écrire ? Voilà ce que ne m'a pas dit la voix. Des nouvelles ? Hélas !... Les nouvelles de la Prairie ! La neige a disparu, vos champs mettent leur uniforme vert pour vous attendre ; pas un seul des chevaux du ranch ne s'est enfui. Toutes ces nouvelles déjà vous sont connues. Oui, c'est autre chose que la voix m'ordonne de vous écrire. Mais quoi ? Hélas ! que sert de se boucher les oreilles, de feindre l'ignorance ? La voix l'a réveillée afin que je vous écrive ce que, précisément, j'ai promis de ne plus vous écrire jamais. Oh ! la méchante voix, mais si puissante, si impossible à ne pas écouter ! Il faut obéir, il faut mettre sur ce papier que, de tout mon cœur, je vous aime, je vous bénis, je prie Dieu qu'il vous accorde un bon voyage, et qu'il vous ramène bientôt, bientôt, n'est-ce pas ? Et maintenant, je vais me rendormir. La voix me dit : c'est bien ! Ne me dites pas, vous, que c'est mal. Quel mal peut faire votre petite amie qui n'aime que le bon Dieu, son père et vous ?

“ IRÈNE. ”

Cléguérec, sans quitter la table où il venait de lire cette lettre, saisit sa plume et répondit plusieurs grandes pages — qu'il déchira au lieu de les envoyer.

— Il vaut mieux ne pas le faire ! Ces paroles lui revenaient à l'esprit. S'il devait quelque jour oublier, au moins il voulait, par un filial respect, se souvenir tant qu'il foulerait le sol de la patrie. Avec un grand soupir d'angoisse, il traça très vite quelques lignes qui annonçaient simplement à Irène son départ pour le samedi suivant. Par le même courrier, il donna ses ordres à l'Hermitage en vue de son arrivée. Puis, après avoir fait, tout seul, un dîner lugubre, il se rendit chez le général pour y passer une dernière soirée.

M. de Berdous, en voyant entrer Maurice, fut frappé de la fatigue et du découragement qui semblaient l'avoir subitement vieilli. Toutefois il attribua ces symptômes, peu ordinaires chez un homme remarquable entre tous par son énergie, à une cause qui n'était pas la véritable.

— Quel drôle de garçon vous faites ! dit le héros septuagénaire. Pourquoi cette mine de conscrit avant la bataille ? On croirait que vous avez peur de partir. Que diable ! vous n'en êtes plus à l'époque où l'avenir ne vous montrait que difficultés et incertitude ! Singulier homme ! Quand vous êtes venu me dire adieu, il y a quatre ans, les plafonds n'étaient pas assez hauts, tant vous portiez la tête droite.

— C'est que, précisément, l'avenir m'apparaissait alors comme une plaine mal éclairée mais sans limites. Aujourd'hui je me fais à moi-même l'effet d'un de mes poulains bloqué dans le corral, sans la moi dre brèche pour en sortir. Je me sens sous la main de l'inévitable. Oui, j'ai peur de retourner là-bas, précisément parce que je suis trop heureux de partir. Et cependant je ne peux pas rester. Dieu sait, d'ailleurs, si je le voudrais, quand même ce serait possible ! J'ai vu ici trop de choses, depuis quatre mois, qui m'ont étonné terriblement ou douloureusement attristé. Pour tout dire en un mot, au lieu de m'y amuser je me suis ennuyé plus qu'en aucun temps de ma vie. Oui, pour la première fois, je viens de connaître l'ennui.

— Cela vous étonne ? Paris, mon cher Maurice, n'est qu'une grande salle de spectacle où l'on voit jouer, chacun selon son humeur, tantôt le drame, tantôt la comédie, tantôt la gaudriole. Quand j'allais au théâtre, le diable m'emportait si la pièce la plus risible me faisait rire, les soirs où je sentais ma balle. Or on sent sa balle, invariablement, quand il ne faudrait pas la sentir. Vous l'avez remarqué, n'est-ce pas ?

— Hum ! fit Cléguérec, la mienne je la sens toujours. Et même, s'il faut vous l'avouer, je la sens de plus en plus.

— Et vous retournez à l'endroit d'où est parti le coup de fusil ! Pauvre garçon ! Allez ! quoiqu'arrive, vous un bon et brave cœur et... c'est dur de penser que notre poignée de main du départ sera la dernière. Je suis vieux, et l'on ne vous reverra pas avant longtemps, sans doute... si vous prenez femme là-bas.